

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 32 (1899)

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN

THÉOLOGIE

E. DOUMERGUE. — JEAN CALVIN. Tome I^{er} ¹.

M. Doumergue a entrepris d'écrire l'histoire de Calvin et de son temps, en cinq volumes, dont le premier vient de paraître chez Georges Bridel & C^{ie}. Pour la forme et pour le fond, c'est là une publication des plus dignes d'attention. On admirera la richesse des renseignements, le nombre considérable de citations puisées aux sources, complètes et dignes de toute confiance, contrôlées qu'elles ont été par M. Herminjard lui-même, un des savants que connaissent le plus à fond le monde des réformateurs. Au point de vue bibliographique, cet ouvrage serait complet si, par nous ne savons quel motif, l'auteur n'avait pas cru devoir n'indiquer qu'un nombre limité des biographes de Calvin.

Tout cet appareil d'érudition ne porte point préjudice au charme du livre. Il se lit facilement et il captive. Le style en est vif, clair, tout parsemé de mots bien frappés, lumineux. Une fois qu'on l'a commencé, on ne le lâche plus. En dépit de son prix élevé et de son format, il se lira beaucoup. D'ailleurs l'élégance de l'impression, le grand nombre d'illustrations, leur caractère artistique et parfaitement adapté au but de l'ouvrage, tout cela fait de cette vie de Calvin un livre de salon, aussi bien qu'un « vade-mecum » pour qui veut étudier l'histoire de la réformation au pays de France.

Le plan de M. Doumergue a de la grandeur. Il veut montrer

¹ *Jean Calvin, les hommes et les choses de son temps*, par E. Doumergue. Tome premier, *La jeunesse de Calvin*, illustré par Armand Delille. — Lausanne, Georges Bridel & C^{ie}, éditeurs, 1899.

Calvin et son œuvre dans la vie de la génération contemporaine. N'a-t-il pas conçu son plan d'une façon trop grandiose ? Car il se voit ainsi obligé d'intercaler dans son sujet bien des choses dont on ne voit pas l'utilité. Et même le plan étant donné, l'exécution en rendait-elle nécessaire un déploiement aussi considérable de digressions et de discussions. Dans ce premier volume, en tout cas, il y a des développements dont la nécessité est contestable. La partie architecturale, en particulier, n'est-elle pas disproportionnée et une sorte de hors-d'œuvre, si bien faite qu'elle soit ? Il est peu probable que la structure des cathédrales, des églises, des écoles de Noyon, de Paris, Orléans, Bourges et Angoulême ait eu une influence notable sur la vie religieuse de la France au seizième siècle ou sur la formation de la personnalité de Calvin. L'étude des monuments du passé ne contribue que dans une bien faible mesure à révéler la genèse des idées et des courants nouveaux qui firent naître le protestantisme français, ou qui compromirent son essor. Par contre on aimerait trouver dans ce livre des origines du calvinisme un exposé plus complet des circonstances qui devaient provoquer un réveil des consciences et une soif de renouvellement. Ce volume aurait dû, ce semble, faire un tableau de l'état ecclésiastique et religieux de la France, et montrer dans le tour d'esprit des populations au commencement du seizième siècle les impatiences qui pouvaient donner lieu au grand mouvement de la réformation, et le manque de sérieux qui devait en entraver la marche ; en un mot, nous aurions voulu une étude analogue à celle de Taine pour la révolution dans ses deux volumes sur l'*Ancien régime*.

On ne saurait lire sans intérêt le chapitre que l'auteur consacre au Paris protestant. Il est un peu long. En décrivant les quartiers et les maisons qui furent le théâtre des diverses manifestations du protestantisme dans presque tout le cours du seizième siècle, les débats et les luttes auxquels il donna lieu, les persécutions et les supplices qui en furent la conséquence, en énumérant les héros de la foi nouvelle et les victimes du fanatisme romain, l'auteur est contraint d'anticiper sur les événements qu'il doit raconter plus tard et de revenir souvent en arrière. Les impressions se compliquent, et il en résulte quelque confusion dans le récit.

Comment d'ailleurs M. Doumergue arrivera-t-il à la mort de Calvin sans dépasser les limites matérielles qu'il s'est fixées ? Que d'étapes il a encore devant lui ! C'est l'histoire entière de Genève,

celle de toute la réformation en Suisse, en Allemagne, en Italie, qu'il aura à raconter. Il devra donner la biographie au moins abrégée de tous les principaux correspondants et collaborateurs de Calvin, de ses amis et de ses adversaires, sans parler de tout le mouvement théologique et philosophique de l'époque en France et à l'étranger. Nous ne doutons pas de la puissance de l'écrivain ; mais son œuvre risque de prendre des proportions énormes.

A en juger d'après le plan conçu par M. Doumergue, cette étude devrait être une œuvre définitive, classique, un vrai monument. En effet, il ne s'agit de rien moins que de présenter Calvin et le protestantisme français comme le centre rayonnant de la réformation. Non seulement l'auteur fait rentrer dans son sujet tout ce qui fut en quelque manière que ce soit en rapport avec Calvin, il s'efforce aussi de revendiquer pour la France l'initiative ou la priorité dans l'œuvre de la réformation. Nous nous demandons si cette préoccupation n'a eu pour la composition de ce grand ouvrage que des conséquences heureuses. En lisant, ou plutôt en dévorant le volume si éloquent de M. Doumergue, nous n'avons pu nous défendre d'un sentiment d'inquiétude. Ce style si entraînant n'est pas précisément celui de l'histoire ; il est trop personnel et respire la passion. C'est ici et là le langage d'un homme de parti à la brèche et qui combat pour une idée, ou celui d'un avocat qui défend un accusé avec autant de conviction que d'ardeur. Cette ardeur trop constante ne serait-elle pas en rapport avec les préoccupations chauvinistes de l'auteur ? ou avec l'idée préconçue et un peu fanatique qu'il a de la supériorité absolue de son héros ? Certes, il n'y a pas lieu de diminuer Calvin, ni de contester l'influence prépondérante qu'il a exercée sur la marche de la réformation en France et à l'étranger ; mais aujourd'hui on demande que l'historien se départe autant que possible du parti-pris de l'admiration pour laisser parler les faits eux-mêmes et pour en respecter l'éloquence propre, qui est bien la plus vraie et la plus convaincante. Eh bien, on n'éprouve pas souvent, en lisant ce livre qui devrait être un exposé calme et sûr des événements, le sentiment de sereine jouissance que procure la simple évidence de la vérité.

Avouons-le, le désir de revendiquer pour la France la priorité dans les origines du protestantisme nous a semblé quelque peu déplacé en pareille matière. Encore faudrait-il avoir des raisons indiscutables, des motifs plausibles pour le faire et demeurer dans

les données historiques. Qu'avant la réformation, il y ait eu en France des âmes fatiguées du mensonge et du désordre dans les choses de la religion, altérées de vérité, croyantes, attachées à l'Ecriture, des docteurs relativement courageux et capables de professer publiquement leurs croyances, personne n'en doute. Mais rien ne prouve qu'il n'y en eût pas à la même époque, ou antérieurement, en Allemagne et dans tous les pays de la chrétienté d'occident. A coup sûr la profession des Fabre d'Etaples, des Gérard Roussel et d'autres est digne d'admiration. Ils parlaient bien ; mais pour remuer le monde il fallait autre chose que de belles paroles. Il fallait un acte. A cet égard la priorité revient bien à Luther affichant publiquement ses thèses sur la porte de l'église de Wittemberg pour les soutenir au péril de sa vie. C'est là le grand coup qui s'est répercuté dans toute l'Eglise, et qui a provoqué une résolution morale assez forte, non seulement pour détacher de Rome, mais pour réformer une grande partie de la chrétienté et en faire une Eglise protestante.

Le volume de M. Doumergue n'en est pas moins, reconnaissons-le avec empressement, un vigoureux témoignage rendu au protestantisme dans son ensemble. Il le considère même un peu trop comme un tout compact, comme un phénomène aux formes arrêtées et définitives. Il ne profite pas assez des avantages que lui assureraient, pour en bien juger, soit la distance à laquelle il est des événements soit les changements qui se sont produits depuis lors dans le point de vue scientifique. Sans doute quelques-unes de ses remarques permettent d'espérer que dans la suite de son travail il saura faire ses réserves sur plus d'un point et garder sa liberté de jugement pour apprécier sainement la valeur de Calvin et du calvinisme. Mais dans ce premier volume, M. Doumergue s'assimile si bien les vues de Calvin et de la doctrine de son temps que le lecteur, quoique transporté dans le seizième siècle, se prend pourtant à craindre que le passé ne soit par trop assimilé aux temps actuels. Cette étude gagnerait à être plus objective ; il y a quelques défauts de perspective dans la grande peinture d'histoire que nous donne le professeur de Montauban.

Encore un mot sur la question qui constitue le sujet central dans ce volume des origines ; je veux parler de la conversion de Calvin. M. Doumergue cherche à en fixer approximativement la marche et la date. On sait que sur ce point les historiens ne sont pas d'accord. Voici comment notre auteur résume le développement

religieux du jeune picard. Dès son enfance et jusqu'à son premier séjour à Paris, Calvin est catholique pratiquant et convaincu. Les influences évangéliques s'exercent alors sur lui petit à petit, de plus en plus, contrebalancées toutefois par des scrupules positifs jusqu'après le colloque de Marbourg. Le rapprochement relatif de Luther et de Zwingli écarte désormais la pierre d'achoppement qui arrêta le progrès des vues évangéliques de Calvin, et alors vient la phase dernière, où il prend fait et cause pour la doctrine évangélique dans le discours qu'il écrivit en 1533 pour son ami le recteur Kopp, et qui serait ainsi le premier manifeste protestant du futur réformateur.

M. Doumergue rappelle avec raison qu'il faudrait commencer par s'entendre sur le sens que le mot conversion avait au seizième siècle et qui n'était pas le même que maintenant. Mais dans le volume dont nous parlons ici, la distinction ne me semble pas aussi claire qu'on le voudrait. N'y a-t-il pas lieu, par exemple, de distinguer, plus nettement que M. Doumergue ne paraît le faire, entre la conversion à l'Evangile et la conversion au protestantisme. Calvin fut toujours pieux. Catholique dévot d'abord, il avait l'Eglise même pour objet de sa foi et pour fondement de ses espérances. Quand il apprit à connaître et à goûter « quelque peu » l'enseignement des apôtres et que la lumière se fit dans son âme, il pouvait être encore et fut en effet, je pense, avec sa foi évangélique, mais sans velléité de séparation, un fils dévoué de l'Eglise, jugeant des choses religieuses et ecclésiastiques à la lumière de l'Evangile, adversaire seulement de ceux qui dans l'Eglise lui paraissaient fausser la Parole de Dieu et nuire ainsi à l'Eglise elle-même. Ce ne fut que plus tard, lors du discours auquel nous faisons allusion ci-dessus, que Calvin se vit et se déclara hors des cadres de l'Eglise papale. Dans ce développement, il n'y eut pas, semble-t-il, dans son âme les mêmes tourments que chez Luther ; ou s'il y en eut, il n'avait pas le tempérament assez lyrique pour les raconter comme Luther. Il ne connut pas non plus les crises morales comme celles de Zwingli, qui, lors de sa grave maladie de 1520, passa au creuset d'une profonde et douloureuse pénitence pour en sortir avec une assurance nouvelle et joyeuse. Le développement religieux de Calvin fut conforme à son naturel. Ame forte, esprit puissamment logique et clair, d'une pensée et d'une conduite bien ordonnées en toutes choses, il ne subit pas passivement les influences, il les contrôle ; il les pèse et

se les assimile volontairement, subjugué uniquement par l'évidence de la vérité. Il était déjà chrétien évangélique dans le sens biblique du mot, quand il devint protestant en renonçant à ses bénéfices, à la papauté et à sa patrie.

Il n'est pas superflu d'insister sur ce point. Nous aurions aimé que M. Doumergue exposât avec vigueur en quoi consiste la conversion qui mène du catholicisme au protestantisme. Le réveil du sentiment religieux sous des influences protestantes ne mérite pas toujours ce nom ; c'est plutôt le passage conscient de la foi dans l'Eglise sous l'autorité exclusive et absolue de la Parole ; la conviction que l'Eglise romaine s'est substituée à Dieu et que pour le disciple de Christ il y a un devoir impérieux à garder le premier commandement : Tu n'auras point d'autre Dieu devant ma face.

Nous ne terminerons pas sans féliciter sincèrement les éditeurs et imprimeurs de cet ouvrage, qui prouve leur habileté consommée et la conscience avec laquelle ils ont exécuté ce beau et imposant travail.

E. J.

G. WOBBERMIN. — DEUX PROBLÈMES FONDAMENTAUX DE LA THÉOLOGIE SYSTÉMATIQUE¹.

La religion chrétienne a pour objet les questions qui concernent Dieu, le principe et la fin de toutes choses. Or ces questions ne rentrent dans le domaine d'aucune science particulière. De là, pour la théologie un important problème : est-il possible, — et par quelle méthode, — de résoudre scientifiquement ces questions ? Autrement dit, y a-t-il moyen, pour la théologie, de fournir une preuve de la vérité de la religion chrétienne ? Tel est le problème que l'auteur se propose de résoudre, — en abrégé, — dans la première des deux études ci-dessus indiquées. Voici maintenant, dans ses grands traits, la solution qu'il propose.

Nous pouvons distinguer dans nos états de conscience deux

¹ *Zwei akademische Vorlesungen über Grundprobleme der systematischen Theologie* von Georg. Wobbermin, Privat docent der Theologie an der Universität Berlin :

I. *Der Wahrheitsbeweis für die christliche Religion.*

II. *Aufgabe und Methode der erangelischen Dogmatik.*

Brochure de 43 pages in-8°. Berlin 1890. Alexander Duncker, éditeur. — Prix : 2 mark.

catégories : ceux qui concernent le monde extérieur, et ceux qui nous concernent nous-même. Le monde extérieur ne nous étant connu qu'au travers de nos états de conscience, la connaissance que nous en avons revêt, pour cette raison, un caractère secondaire et hypothétique, bien que, d'autre part, elle ait l'avantage d'aboutir à des résultats reconnus de tous les hommes normalement constitués. Au contraire, la connaissance des états de conscience nous concernant est primaire et indubitable, mais a un caractère plus subjectif et plus personnel, de telle sorte qu'à celui qui nie avoir éprouvé tel ou tel état de conscience, il est impossible de lui en démontrer la valeur. Or, c'est aux états de conscience concernant notre vie sensitive et volontaire (*Gefühls- und Willensleben*) qu'appartiennent les états de conscience religieux et moraux. A côté de leurs caractères spécifiques ces derniers ont un trait commun : ils s'imposent avec autorité, et par là ils font appel, pour notre vie religieuse et morale, à une autorité placée hors de nous, sans prouver d'ailleurs la réelle existence de cette autorité.

Mais tournons maintenant nos regards sur l'histoire. Là, nous rencontrons, dans la personne de Jésus, une autorité telle que celle que réclame notre conscience religieuse et morale. Seulement, cette autorité, nous ne la connaissons que par le témoignage des disciples, lequel n'est pas autre chose que l'expression de leur conscience religieuse et morale façonnée et conditionnée par la personne de Jésus. D'où il suit que l'autorité pour notre vie religieuse et morale, pour la solution des questions concernant le principe et la fin de l'être, c'est la conscience religieuse et morale de Jésus-Christ, telle que nous la percevons à travers le témoignage de ses disciples.

Telle est, d'après M. Wobbermin, la preuve scientifique de la vérité de la religion chrétienne. Elle ne nous paraît pas très convaincante, mais c'est peut-être parce que nous ne l'avons pas bien saisie. Nous avons heureusement mieux compris le sens de la seconde étude sur la tâche et la méthode de la dogmatique évangélique. La tâche de la dogmatique, c'est d'exposer le contenu doctrinal de la foi comme une vérité d'une valeur générale. A cet effet, elle doit tout d'abord démontrer que, pour la solution des dernières questions que se pose la science, il faut nécessairement se placer au point de vue de la foi chrétienne. Elle doit ensuite développer la réponse qu'implique la foi chrétienne, relativement

à ces grandes questions. Sa mission sera enfin de faire voir que les thèses de la foi chrétienne ne sont pas en contradiction avec les résultats acquis de la science.

Quelle sera maintenant la méthode de la dogmatique, en particulier dans la tractation de sa seconde tâche?... Tout d'abord, la foi chrétienne, dont la dogmatique doit développer les thèses, c'est la conscience religieuse et morale produite par la révélation donnée en Jésus-Christ, et dont nous avons l'expression dans le témoignage des disciples. (Remarquons que, par ce mot de révélation, l'auteur veut simplement marquer le fait que la vie religieuse et morale se présente en Jésus avec le caractère de la perfection, et par conséquent de l'autorité.) Pour obtenir ces thèses, ces propositions dogmatiques impliquées par la foi chrétienne normative, il faudra employer la méthode historico-psychologique. Par là, notre auteur entend qu'il faudra d'abord établir ce que les auteurs bibliques ont pensé, ce qui sera la tâche de la théologie biblique. Celle-ci nous donnera ce que M. Wobbermin appelle *das Vorstellungsbild des normgemässen christlichen Glaubens*. Au travers de ces idées, et à l'aide de nos propres expériences religieuses, de notre propre foi, il faudra retrouver et saisir la conscience chrétienne primitive et normative, puis donner une forme didactique et systématique aux idées et aux connaissances contenues et conditionnées par cette conscience chrétienne normative. C'est ainsi que l'Écriture sainte, en tant que document de la révélation au sens marqué plus haut, demeure la seule source de la dogmatique spéciale, tandis que l'expérience personnelle n'est qu'un moyen d'investigation de l'Écriture sainte.

Nous ne ferons que deux remarques sur cette dernière étude qui nous paraît supérieure à la précédente et nous fait bien augurer de l'enseignement théologique de M. Wobbermin. D'abord, nous croyons qu'il étend outre mesure le domaine de la dogmatique, et qu'il vaut mieux attribuer à l'apologétique la première et la troisième tâche qu'il accorde à la dogmatique, celle-ci se bornant à exposer le contenu doctrinal de la foi chrétienne. Nous observerons, en second lieu, que la méthode historico-psychologique préconisée par l'auteur, nous paraît la seule propre à donner au Nouveau-Testament la place d'honneur qui lui convient dans une dogmatique protestante, tout en permettant au dogmaticien d'exprimer sa foi dans un langage vraiment moderne, sans s'asservir aux idées et aux modes de pensée d'un temps qui n'a-

vait pas les mêmes connaissances que le nôtre. Nous aurions seulement aimé que M. Wobbermin marquât d'une manière plus précise que c'est au moyen des idées et des connaissances de notre temps, qu'il nous faut exprimer le contenu doctrinal impliqué par ce qu'il nomme la conscience ou la foi chrétienne normative des premiers disciples.

L. E.

HERMANN JACOBY. — ETHIQUE DU NOUVEAU TESTAMENT ¹.

Cet ouvrage vient combler à propos une lacune dont l'existence nous a toujours étonné. Pourquoi, en effet, nos théologies bibliques du N. T. se contentent-elles d'exposer les doctrines, les idées religieuses des auteurs sacrés, et laissent-elles de côté leurs conceptions morales, leurs préceptes de conduite ? La connaissance de ces derniers n'est-elle pas aussi nécessaire pour nous faire comprendre l'état d'âme des premières générations chrétiennes et nous initier complètement à leur manière de comprendre le christianisme, puisque celui-ci est non seulement croyance, mais aussi et surtout activité ? Nous félicitons donc M. Jacoby de nous avoir donné, en un volume sérieusement étudié et approfondi, une éthique du N. T. qui, sans doute, en fera surgir d'autres.

M. Jacoby a divisé son travail en quatre livres. Le premier, consacré à la doctrine de Jésus, se subdivise en deux parties appelées, l'une, le fondement (*die Grundlegung*), l'autre, le développement (*die Ausführung*). Sous le premier chef sont rangés les sujets ci-après : la justice, la conversion, la loi, — la vie, le pardon des péchés, la filialité divine, — l'appropriation du salut comme œuvre de Dieu, — les compléments de l'Evangile de Jean, — le royaume de Dieu, — la récompense, — la foi, la filialité divine et l'exemple de Jésus comme motifs moraux, — le royaume du péché. Dans la seconde partie, l'auteur traite de la foi, de la prière, du jeûne et de la vigilance, — des sacrifices et de la fidélité, — du culte, — du serment, — du prochain, — des vertus de l'amour, — de la doctrine de Jésus, de l'Ancien Testament et de

¹ *Neutestamentliche Ethik*, von D. Hermann Jacoby, ord. Professor der Theologie und Konsistorialrath in Königsberg. — 1 vol in-8°, de xi et 480 pages. Königsberg, 1899. Thomas und Oppermann (Ferd. Beyer). Prix : 11 Mk. 20 Pfg.

la théologie juive, — de la communauté, — de la famille, — des relations de société et du beau, — de la vie publique.

L'étude de l'épître de Jacques, de celle aux Hébreux et de la 1^{re} de Pierre forment la matière du second livre, tandis que le troisième est consacré tout entier à la morale paulinienne et à celle des Pastorales. Ici aussi nous avons une partie fondamentale, dont les six chapitres portent les titres suivants : les données chrétiennes fondamentales et générales d'après I et II Thessaloniens, — la loi, — la chair et le péché, — le monde et la mort, — la conversion, la foi, — la vie nouvelle. Puis, sous le chef général de : déploiement de la vie nouvelle, l'auteur passe en revue le contenu moral des diverses épîtres, en suivant l'ordre chronologique de ces dernières. C'est ainsi qu'il attire successivement l'attention du lecteur sur la charité, l'Eglise, les rapports des chrétiens avec les païens, la femme, le mariage, la famille, les esclaves, le gouvernement, la liberté, la sobriété, la colère, le vol, l'humilité, la joie, etc. Un chapitre spécial, réservé à l'étude des Pastorales, traite de l'ascèse, des hérétiques, des fonctions dans le sein de la communauté chrétienne, des veuves et de la position prédominante accordée à l'homme par rapport à la femme.

Le quatrième livre, enfin, après avoir marqué le caractère spécial des quatre Evangiles et du livre des Actes, au point de vue de l'éthique, expose les idées morales des épîtres johanniques, de l'Apocalypse, de l'épître de Jude et de la seconde de Pierre.

La masse des questions traitées dans ce volume ne nous permet pas de relever, d'une manière détaillée, toutes les qualités de ce travail si consciencieux qu'aucun texte de quelque signification pour la morale ne nous paraît avoir été laissé de côté, et de montrer en combien de points l'auteur a justement saisi et exprimé la pensée des auteurs bibliques. Nous ne pouvons pas davantage marquer toutes les assertions qui nous paraissent sujettes à caution. Nous nous bornerons à l'essentiel.

Une première critique que nous ferons à M. Jacoby — et qui s'adresse d'ailleurs à mainte théologie biblique du N. T. — c'est d'avoir voulu nous donner la doctrine morale de Jésus lui-même, en faisant le départ, dans les quatre évangiles, entre ce qui est la parole même de Jésus et les additions ou transformations qu'elle a subies de la part des évangélistes. Je comprends, certes, l'intérêt qu'il y a à connaître la pensée même de Jésus dans les multiples questions de la vie morale, mais la détermination de cette pensée

— laquelle, du reste, ne se fait jamais et ne peut jamais se faire sans un certain arbitraire et quelque sollicitation des textes, — ressortit-elle bien à une *neutestamentliche Ethik* ? N'est-elle pas plutôt l'affaire d'une vie de Jésus ? Qui dit éthique ou théologie du *Nouveau Testament* dit par là même éthique ou théologie des auteurs du N. T. Il serait donc plus juste de parler d'une doctrine de Jésus d'*après* les synoptiques ou d'*après* le quatrième évangile, que d'une doctrine de Jésus proprement dite. Ce n'est qu'en se plaçant sur ce terrain-là que la théologie biblique ou l'éthique du N. T. pourra être une discipline réellement historique, dont les résultats auront subi le minimum d'influence de la part des convictions personnelles du théologien. Autrement, on court aisément le risque de mettre sur le compte de tel ou tel évangéliste les paroles de Jésus qui, pour une raison ou pour une autre, n'ont pas l'heur de nous plaire. Quand M. Jacoby déclare, par exemple, que tout ce qui a un caractère apocalyptique dans les discours de Jésus n'est pas de lui (cf. p. 37), on se demande s'il n'y a pas dans ce jugement un peu d'*a priori*. N'en est-il pas de même, quand il met sur le compte d'un malentendu des paroles du Seigneur, l'attente d'une parousie imminente (p. 469) ? Il serait singulier que ce malentendu ait été le fait de tous les auteurs sacrés, sauf peut-être de Jean.

Après cette observation générale, quelques remarques ou critiques de détail. Notre auteur, comme la plupart des exégètes, estime que la parabole des talents et celle des dix vierges supposent une longue période de développement du règne de Dieu avant la parousie. Cette interprétation, dictée par l'expérience des siècles, n'est cependant pas conforme aux textes. Le maître qui part pour un long voyage ne s'absente pas pendant la durée de plus d'une génération, puisqu'à son retour il retrouve les mêmes serviteurs que ceux dont il avait pris congé. Si l'époux tarde à venir, il vient pourtant pendant la nuit même où il était attendu. Ce sens est d'ailleurs conforme à des déclarations telles que Mat, X, 23 ; XVI, 28, etc.

La récompense réservée aux cœurs purs, — ils verront Dieu, — doit-elle être entendue *uniquement* dans un sens eschatologique ? L'expérience religieuse de Jésus ne lui montrait-elle pas que déjà dans cette vie-ci le cœur pur voit Dieu ? — Est-il exact de dire que, pour Jésus, le royaume du péché comprend l'humanité qui est sans rapport avec Jésus ? Sans doute, au point de vue de Jésus,

tous les hommes sont pécheurs, mais, parmi ces pécheurs, il y a des bons et des méchants, des justes et des injustes (Mat. V, 45), des gens qui ont besoin de conversion, et d'autres pour qui elle n'est pas nécessaire (Luc XV, 7), parce que, tout en étant pécheurs, ils ont leur vie orientée vers la volonté de Dieu et s'appliquent à rechercher le royaume de Dieu et sa justice. D'après l'ensemble de l'enseignement de Jésus, il nous paraît plutôt que le royaume du péché comprend les hommes qui font délibérément le mal, qui ne se soucient pas de la volonté de Dieu et ne se demandent même pas quelle elle est. Je ne crois pas, par exemple, que le centenier de Capernaum fût considéré par Jésus comme appartenant au royaume du péché.

N'est-ce pas émousser la pensée de Jésus, par accommodation à nos idées modernes, que de prétendre que Mat. V, 38-42 ne se rapporte qu'aux relations entre disciples, et de dire, à propos de Mat. VI, 34, que la notion du présent, de l'aujourd'hui, peut embrasser, suivant les circonstances, des années entières (p. 66)?

La partie de l'ouvrage qui nous a paru la mieux traitée, — quoique avec des longueurs, imputables sans doute au désir d'être complet, — est celle consacrée à l'apôtre Paul. L'auteur a très bien qualifié la morale paulinienne en l'appelant une morale de la liberté. Il a relevé avec justesse tout ce qu'il y a d'original et de profond dans la conception de l'apôtre touchant les rapports des membres avec la communauté. C'est à bon droit qu'il a signalé combien, en comparaison avec Jésus, le sens de la nature manquait à l'apôtre. Il a raison également de remarquer que Paul n'a pas du tout aspiré à modifier les conditions sociales du temps, mais seulement l'esprit qui y présidait. Je suis également de l'avis de M. Jacoby dans sa polémique contre Wernle et Clemen, au sujet de l'affirmation de ces derniers que, pour Paul, le converti ne commet plus de péchés au sens ordinaire de ce dernier mot.

Somme toute, l'ouvrage de M. Jacoby est un complément heureux et indispensable aux théologies du N. T. publiées jusqu'à ce jour. Son exemple décidera peut-être maint auteur à faire aussi une place à la morale dans leurs expositions du contenu doctrinal du N. T. Il y aura, du reste, un sérieux avantage à embrasser dans un même ouvrage et les idées religieuses et les idées morales des auteurs sacrés. Leur enchaînement et leur dépendance réciproque en ressortiront mieux, et certains sujets, qui

appartiennent, à la fois, et à l'ordre des expériences et des croyances religieuses, et à l'ordre de l'activité pratique, n'auront pas besoin d'être traités à double, dans la théologie biblique et dans l'éthique biblique. De cette façon aussi l'individualité, la personnalité des auteurs bibliques se marquera et se précisera davantage. Seulement il faudra prendre garde à ce que les arbres ne cachent pas la forêt, à ce que la multiplicité des textes étudiés ne laisse pas suffisamment entrevoir le caractère, la tonalité générale des conceptions morales de nos divers auteurs bibliques. C'est un peu l'écueil que M. Jacoby n'a pas toujours su éviter.

L. E.

PHILOSOPHIE

L'ANNÉE PHILOSOPHIQUE ¹.

Ce volume, le neuvième de la série, comprend, outre la bibliographie philosophique, et les mémoires de MM. Renouvier, L. Dauriac et F. Pillon, une étude critique de M. Hamelin sur un récent ouvrage de M. Renouvier : *La philosophie analytique de l'histoire* ; étude intéressante, qui ne dispensera personne de lire l'ouvrage dont elle n'épuise pas les richesses.

L'importance du *principe de relativité* n'a pas été seulement méconnue, comme chacun l'avoue aujourd'hui, par l'ancienne métaphysique de l'absolu. Elle l'a été aussi, en une certaine mesure, par ceux-là même qui l'ont adopté et proclamé et qui tout en admettant la relativité de la connaissance, affirment avec Kant l'existence d'un noumène, avec Hamilton et Herbert Spencer, celle d'un Inconnaissable. En quelques pages vigoureuses, M. Renouvier le formule, le définit, le rétablit à ce qu'il estime être sa vraie place : c'est dire qu'il en fait la clef de voûte de la philosophie.

Et d'abord, la certitude est relative à l'entendement humain. Cela est devenu banal ; mais il faut y ajouter que la certitude est relative à l'homme, à l'individu, à ses aptitudes et à son travail : second « stage, » moins souvent remarqué, du principe dont il s'agit. Dès lors, quelles garanties avons-nous d'arriver à la vérité ?

¹ Publiée sous la direction de F. Pillon. 9^e année. Paris, Alcan.